

## Avant-propos

Une longue tradition philosophique, qui remonte aux stoïciens, a montré qu'il est possible de mener une réflexion sur la fluctuation des limites séparant la liberté de la servitude individuelle. Dans cet esprit, les interrogations posées par les penseurs modernes se concentrèrent, notamment par l'exemple de la dialectique hégélienne, sur la complexité du couple antithétique domination-servitude en conférant à un phénomène social une dimension existentielle, relative à l'autonomie de la conscience de soi<sup>1</sup>. La problématique avancée, avec l'impact qu'elle a eu sur les études traitant de l'idée de la domination, a ouvert une piste de recherche plus vaste qui s'interroge depuis sur le sens polyvalent de l'autorité et les valeurs plurielles de l'indépendance personnelle. À cet égard, la tragédie, lieu privilégié de questionnement sur les limites de l'action humaine, reste un terrain d'exploration inépuisable. Prisonniers du destin, dominés par la volonté divine, par leurs passions et le temps qui leur échappe, les héros tragiques témoignent de l'universalité de la condition servile.

Le "serviteur tragique", figure médiatrice dépourvue de volonté propre et d'autonomie d'action, nous offre un exemple représentatif d'un être exclu du domaine de l'autorité. Certes il n'est pas le seul, mais fait office de prototype sur lequel se projette une interrogation plus subtile concernant la condition des êtres déchus : ceux qui ont perdu leur statut de personne libre et qui ont été exclus de la sphère héroïque. Le monde des héros vaillants et les valeurs que ceux-ci transmettent sont mis en question par l'éventualité de la servitude, incarnée par une vaste gamme de personnages, allant du simple valet au héros captif. À l'évidence, dans le vaste univers des rapports de force présents dans la tragédie, les personnages serviles exposent non seulement les problèmes de la servitude et les relations

---

1. G.W.F. HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit* (édition 1807), Paris, 1991, p. 158.

de domination entre maîtres et esclaves qui s'y inscrivent, mais aussi les impasses et les interrogations touchant la problématique de l'esclavage en général. Une problématique qui va, de surcroît, au-delà de simples questions scéniques, propres à l'univers des personnages subalternes<sup>2</sup>.

Des études plus récentes se sont penchées sur l'esclavage comme objet de réflexion et de questionnement. Ainsi, W. Fitzgerald dans une courte, mais importante, monographie observe de manière intéressante que, selon les données littéraires, les esclaves étaient des éléments "bons à penser"<sup>3</sup> ; une façon peut-être de réexaminer l'intelligibilité de l'esclavage ancien. Pour ce qui est de la tragédie où le "contexte" est, selon la formule désormais classique de J.-P. Vernant, "aussi important que le texte", on peut effectivement comprendre que l'esclavage, générateur d'idéologie, s'inscrit dans un contexte mental, un système de représentations et de formes de sensibilités inhérentes au genre tragique<sup>4</sup>. Ce qui nous invite à nous interroger sur une pratique sociale qui ne cessa de s'enrichir par la dimension du culturel : au-delà de toute catégorisation, l'esclavage apparaît comme un artefact littéraire qui codifie une expérience humaine marquée par les aléas des régimes d'autorité.

Certes, l'image de l'autorité n'est pas unique et uniforme. Dans une analyse subtile, inédite jusqu'à une date récente, A. Kojève mettait l'accent à juste titre sur les "variantes" de l'autorité liées à l'image du chef. Cette image est plurielle et ne saurait être identifiée à celle du maître par rapport à l'esclave<sup>5</sup>. Les relations de domination sont ici nuancées et même étendues à des catégories qui ne se limitent

---

2. D. BAIN (*Masters, Servants and Orders in Greek Tragedy*, Manchester, 1981) ; H. BRANDT, (*Die Sklaven in den Rollen von Dienern und Vertrauten bei Euripides*, Hildesheim/ New York, 1973) et W. BERINGER, (*Studien zum Bild von unfreien Menschen in der griechischen Literatur von den Anfängen bis zum Enden des klassischen Dramas*, Tübingen (diss.), 1956), ont déjà mis l'accent dans leurs études sur la place scénique dévolue aux esclaves et aux personnages subalternes dans la tragédie. Leur critique porte moins sur les problèmes idéologiques ou sociaux qui surgissent dans leur interaction avec les personnages d'autorité que sur leur présence scénique et leur valeur dans la narration de l'auteur.

3. W. FITZGERALD, *Slavery and the Roman Literary Imagination*, Cambridge, 2000, p. 11.

4. Sur cette problématique, voir J.-P. Vernant, "Tensions et ambiguïtés dans la tragédie grecque", dans J.-P. VERNANT et P. VIDAL-NAQUET, *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, T.I, Paris 1986, p. 22.

5. A. KOJÈVE, *La notion de l'autorité*, Paris, 2004.

pas à des esclaves proprement dits ; optique qui, méthodologiquement, ouvre des horizons. Une telle perspective nous permet, en effet, de nous pencher non seulement sur le groupe défini des esclaves à proprement parler, mais aussi sur tous ces personnages qui basculent du côté de la dépendance et de la soumission, c'est-à-dire des héros asservis suite à une défaite guerrière, ou encore des personnages qui adoptent face à des châtements divins ou des impasses du destin des comportements d'opprimés, voire de captifs. Les caractéristiques principales de ces personnages sont la dégradation sociale et l'absence de liberté au sens large, ce qui leur confère inévitablement un statut de subordonné, de non indépendant, statut auquel le rôle social de l'esclave sert d'exemple. Cela n'a rien de surprenant. Il s'agit au fond d'une métaphore qui domina l'imaginaire athénien du V<sup>e</sup> siècle, celui-ci projetant souvent la condition de l'esclavage sur tout état d'exclusion. Un personnage héroïque peut, dans des situations critiques, devenir un captif. Il se transforme alors en esclave, mais il peut également, sans perdre son statut initial de personne originellement libre, subir les forces incontournables d'un destin qui le prive de son autorité. De tels personnages n'hésitent pas à se définir à l'aide de termes directement inspirés du vocabulaire de l'esclavage.

Le champ sémantique de *doulos*, qui sert de guide, laisse apparaître toutes les ambiguïtés, les renversements et les questionnements à l'intérieur du discours de ces personnages privés de leur liberté, le terme même de liberté étant en soi défini et redéfini. Image symbolique, métaphore et métonymie de la soumission, le terme de *douleia*, et ses nuances sémantiques, examinés dans la première partie de cette étude, nous indiquent la nature de la force ordonnatrice et ses effets sur les entités soumises. Ces nuances dénotent, par ailleurs, divers degrés d'un concept dont l'expression varie selon le contexte du drame, l'idéologie et les messages qu'il véhicule. De ce fait, liberté et servitude entrent dans un système de représentations qui souvent met en question la réalité esclavagiste. Un écart se creuse ainsi et contribue à atténuer le caractère déplaisant d'une condition à l'origine amère. Ainsi, si la *douleia* désigne, dans la bouche d'un captif, l'extrême douleur qu'un humain peut subir, elle apparaît également dans un contexte qui exalte les qualités d'un maître généreux et d'un esclave fidèle et bienveillant. De ce fait *douleia*, de même que *doulos*, s'avère être le terme pivot autour duquel se construit une notion polyvalente de l'esclavage. Loin de se référer uniquement au statut juridique d'une personne, ce terme est l'indicateur par excellence d'une

exclusion sociale marquée par la privation de la liberté, expression d'une crise qui submerge personnes et cités dans un destin catastrophique. La condition de *douleia* devient de la sorte une menace qui poursuit aussi bien la communauté civique que tout être humain, indépendamment de son statut social. Il s'agit là d'une cause qui vraisemblablement hante le héros, principal représentant, dans les textes tragiques, du citoyen. S'y ajoute ce à quoi elle s'oppose, à savoir la notion de la liberté, l'*eleutheria*.

L'analyse développée par la suite explore un couple antithétique essentiel, exprimé par les termes *eleutheros* et *doulos* mettant en évidence les déplacements et les métaphores qui déterminent les notions d'asservissement et de soumission. Ainsi voyons-nous, par exemple, le terme *eleutheros* mettre en lumière l'idée de la liberté comme délivrance et l'associer avec la *parrhêsia*, la liberté de la parole et le *genos* de l'homme libre : valeurs intimement liées tant à la morale qu'aux données juridiques athéniennes du V<sup>e</sup> siècle. À cet égard, les critères relatifs au lignage, même s'ils ne déterminent pas directement le statut du "libre" citoyen, fonctionnent comme des arguments qui délimitent les marges de l'exclusion. Le *genos* de condition libre du héros forge indirectement son identité d'être indépendant, confirmant sa place dans le groupe des personnages actifs et autoritaires, ignorant l'état de subordination. On peut voir là une complexité qui offre une série d'images relatives à la vie du héros déchu : celui qui sera écarté des valeurs héroïques, des honneurs de la noblesse, de la liberté de parole, de l'autonomie du mouvement, des gestes, de la vue. Le "jou" imaginaire qui brisera le cours normal de la vie d'un héros ou d'une héroïne est l'exemple représentatif d'un asservissement, tout en n'étant pas le seul.

L'idée dominante qui parcourt les textes consiste à dévoiler les malheurs personnels ou les catastrophes civiques qui s'abattent sur le héros et à présenter celui-ci comme une "personnalité de mépris", souvent incarnée par la vie de captif qu'il doit mener. Ce qui prévaut à l'arrière-plan est une problématique plus vaste qui expose la question de l'esclavage comme accident. Ainsi la problématique de la captivité, étudiée dans le deuxième chapitre, traite d'une série de complexités qui mettent en avant les catastrophes survenues à titre individuel ou collectif et évoquent les effets néfastes de la relation dissymétrique entre dominants et dominés. Allant au-delà de l'idée de la captivité comme expression réelle de l'emprisonnement guerrier, les Tragiques ont exprimé cette pratique guerrière en

termes symboliques de suprématie du plus fort sur le plus faible, par là l'expression d'une violence qui entraîne la déchéance humaine tout en annonçant une catastrophe civique. La suppression de la liberté du sujet à travers l'acte de l'emprisonnement est de la sorte décrite dans un système de renversement des valeurs et des rôles sociaux. Il s'agit d'un questionnement plus ample sur la violence de la guerre et la perte de la suprématie politique ou nationale ; questionnement qui s'exprime en outre par la bouche des femmes qui, par leur plaintes et leurs lamentations, ne cessent de souligner les aspects funestes de la guerre : perte du sol paternel, perte de l'autorité de la descendance, dislocation du couple marital, perturbation de la lignée deviennent des signes caractéristiques d'une vie en ruines et dépouillée de toute condition de liberté.

Mettant en cause l'indépendance sociale et juridique de l'individu, l'esclavage dans la tragédie nous fait ensuite réfléchir à ce qui est au cœur de l'antithèse "domination-servitude", à savoir l'autorité et le pouvoir exécutif, désignés par les entités de *kratos* ou de *archè*. Ces instances sont représentées dans un contexte symbolique où se forment certaines figures dominatrices d'après lesquelles se dessine la figure du maître. Dans ce contexte allégorique, la figure du maître incarne respectivement le modèle du tyran abusif ou celui du despote charismatique. Ainsi, sur le plan domestique, la figure du tyran connote les aspects négatifs du chef de la maisonnée. Il exprime l'autorité démesurée d'un maître abusif qui voue à l'inaction les membres de sa communauté. Désignant un aspect négatif du pouvoir, l'association d'un terme politique aux fonctions de chef de famille concrétise une interférence entre le public et le privé, nécessaire pour saisir l'idée négative de l'autorité excessive à l'intérieur de l'*oikos*.

D'ailleurs, l'étude sur l'antinomie du pouvoir, voire de l'autorité et de la soumission, s'enrichit d'une investigation sur le rôle des personnages "soumis" aux contraintes de la servitude et aux ordres du maître. D'un côté, les valeurs et bonheurs du maître déterminent le comportement des esclaves et favorisent la production d'un contexte qui minimise l'adversité et alimente souvent la compassion. De l'autre, les rapports entre maîtres et personnages subordonnés ne sont pas systématiquement établis selon les normes d'un consentement mutuel. Souvent dominés par un esprit négatif, notamment quand il s'agit d'un asservissement par la force, ils sont liés à une série d'éléments qui dévoilent l'austérité du maître. À cet égard la dynamique affective qui s'instaure entre les deux parties et

qui revêt plusieurs formes est capitale, s'agissant de déchiffrer l'idéologie esclavagiste médiatisée par la tragédie.

Les valeurs morales qui président fréquemment aux rapports maîtres-esclaves et qui dictent souvent les comportements de ces derniers, notamment chez Euripide, sont vraisemblablement les signes d'un "adoucissement" métaphorique des tensions sociales. On pourrait parler d'un motif de rapprochement entre maîtres et esclaves qui révèle, du moins chez Euripide, une réflexion des idées prédominantes à l'époque sur l'esclavage "par nature"<sup>6</sup>. De toute évidence, ce motif dévoile en partie l'élaboration des idées sur l'esclavage, et ce, en dépit d'archaïsmes délibérés, enrichissant par là l'étude sur les comportements serviles et la façon dont ceux-ci sont définis et représentés.

Dans une approche humaniste fortement critiquée<sup>7</sup>, J. Vogt mettait à l'époque l'accent sur cette dimension de proximité entre maîtres et esclaves. La solidarité des esclaves envers leurs maîtres peut certainement induire une réflexion sur la complexité des rapports qui nuancent le profil du bon et du mauvais esclave. Ces complexités sont d'abord présentes dans les sentiments que les esclaves éprouvent pour leurs maîtres. Leur compassion, qui s'exprime à travers les mots, se manifeste aussi par des actes de communication et des gestes de solidarité qui forment leur identité morale et affective. Hommes libres et esclaves, sans être jamais sur un pied d'égalité, sans être non plus des êtres semblables, malgré l'influence effective que certains esclaves exercent sur leurs maîtres, n'en offrent pas moins un couple antithétique à partir duquel les tragiques ont questionné les sensibilités relatives à l'expérience de la soumission et les rapports humains en général.

Il nous a paru pertinent d'étendre cette étude à l'ensemble des personnages qui, par leur comportement, évoquent d'une manière ou d'une autre le domaine de la "servitude". Certes, Œdipe ou Prométhée ne sont pas des esclaves mais leurs propos nous invitent à réfléchir quand ils envisagent leur destin en termes de servitude. Ils nous rappellent que la tragédie présente des personnages, esclaves non pas par leur statut fixe, mais par des glissements et des déplacements discursifs. Des formes de dépendances sont ainsi dépeintes avec le vocabulaire de

---

6. Voir K. SYNODINOU, *On the Concept of Slavery in Euripides*, Jannina, 1977.

7. J. VOGT, *Ancient Slavery and the Ideal of Man*, Oxford, 1974.

l'esclavage alors qu'elles ne sont pas forcément esclavagistes. On évoquera donc des types implicites de soumission et d'asservissement qui induisent les comportements et les manières définissant les rôles et la condition humaine des personnages. Plusieurs figures du monde héroïque en butte à une dégradation sociale révèlent des caractéristiques parallèles ou identiques à celles des esclaves à proprement parler : serviteurs, nourrices, messagers, pédagogues, esclaves domestiques servent de modèles d'avilissement de l'entité humaine. Dès lors, l'accent est mis moins sur l'esclave proprement dit que sur le héros qui, soumis à des contraintes, altère ses traits héroïques et ses caractéristiques extérieures de personne libre pour revêtir les traits de personnages dépendants.

Le pouvoir, décisif lorsqu'il s'agit de définir le couple antithétique domination-soumission, conceptualisé à partir de l'*archè* et du *kratos*, se propage ainsi dans le contexte de la soumission personnelle à différents degrés de la vie qui valorisent l'individualité humaine et définissent l'identité de la personne. Ces aspects, étudiés dans les dernières parties de la présente étude, concernent la parole, le regard ou le visage qui traduisent l'apparence d'un corps robuste ou avili. La parole, d'abord, s'avère investie d'éléments qui peuvent la définir comme servile, non pas parce qu'elle est émise par des bouches d'esclaves mais parce qu'elle touche les domaines qui expriment les fonctions serviles par excellence, à savoir celles de la communication et de la médiation à la fois factuelles et symboliques. À cet égard, c'est la fonction du messager qui prévaut : personnage médiateur par excellence dont la qualité servile repose sur l'aspect dépendant de sa parole, dictée d'avance par la décision cruciale du maître. Un peu comme le héraut, dont l'étude n'intervient qu'occasionnellement dans ce travail, le messager est l'émetteur de la parole d'autrui. Comme l'esclave, il n'est jamais à l'origine de décisions ni de mesures prises ; il est tout simplement porteur de délibérations étrangères et sert par là de modèle à tout émetteur dépendant, alors que son énonciation, assurant le contact entre lieux et personnes, sous-entend un langage identique à celui de son maître qui favorise la communication. Ce qui devient un facteur de rapprochement entre personnages dépendants, émetteurs des paroles d'autrui, et personnages héroïques, porteurs d'une parole autonome et auto-suffisante. De ce fait, la parole d'un serviteur est-elle envisageable en dehors du message, de l'information et de la transmission des événements ou des paroles d'autrui ? C'est la question que nous posons et que nous discutons en analysant les

divers aspects du discours des personnages dépendants, mettant ainsi l'accent sur les éléments qui le constituent et le rendent efficace ; une interrogation qui vise à éclaircir le contexte culturel dans lequel elle se développe, et non pas les structures linguistiques de sa production, ce qui demanderait une tout autre approche, orientée, elle, vers le formalisme linguistique.

À la parole servile on ajoutera un autre élément : le regard. Agent de médiation également, le regard avance un questionnement sur la place que *l'opsis* occupe dans le contexte de la servitude. En quoi la perception visuelle devient-elle un facteur de ségrégation qui souvent oppose personnages serviles et personnages héroïques, voire d'autorité ? Il s'agit notamment de voir de quelle manière les différents personnages perçoivent le monde et les événements et quelle place tient dans leur discours la "capacité" vitale de voir. On recensera ainsi une série de rapports de domination symbolique qui souligne la supériorité du voyant sur le "non-voyant", considéré alors comme inférieur et soumis. Celui qui observe est un homme en puissance qui interprète le monde en le pénétrant par une vision souvent mentale, ce qui lui confère un savoir auquel le non-voyant n'a pas accès. C'est précisément ce savoir qui, quand il est acquis par les personnages subalternes et non-libres, devient un support à la fois physique et psychologique du maître. Une série de rapports s'esquisse, selon la qualité du regard et de l'observation, nous suggérant que les comportements humains sont déterminés, outre les facteurs sociaux, par des critères d'identification, tels le langage personnel ou l'apparence extérieure.

Faisant partie de ces critères distinctifs d'"individuation", le regard comporte, comme le langage, des éléments qui nous permettent de désigner l'identité de la personne servile et de cerner les contradictions internes qui la rapprochent ou qui l'éloignent du domaine héroïque. S'ajoutant à l'apparence extérieure de la charpente corporelle, du visage ou du vêtement, le regard qui, émanant de l'individuel, se dirige vers le public et le collectif, pose des interrogations sociales qui soulignent au niveau de ce que N. Elias appelait "civilisation des mœurs"<sup>8</sup>, des différences significatives entre maîtres et serviteurs. Les mœurs vestimentaires, les attitudes gestuelles et l'expression corporelle, langagière ou

---

8. N. ELIAS, *La civilisation des mœurs*, Paris, 1969.

émotionnelle, sont de la sorte intégrées dans un contexte social à partir duquel se forme un imaginaire de l'intégration sociale ou du rejet.

En somme, l'idée de l'esclave tragique, comme figure de l'exclusion, trouve son sens dans sa contradiction avec le modèle de l'idéal de vie qu'est celui du héros. Tenus à l'écart des valeurs héroïques, ces personnages de l'exclusion forment bien sûr un modèle de servitude dont les composantes sont bien davantage subordonnées à l'imaginaire tragique qu'à la réalité sociale, celle-ci n'étant que la dimension partielle d'un phénomène que les tragiques ont su présenter par des chemins divers<sup>9</sup>. Personnage exclu de l'idéal héroïque, banni de la communauté civique, dépourvu de la puissance et de l'entité autonome de l'homme libre, l'esclave tragique est condamné à subir un destin catastrophique et solitaire. Ignorant l'agrégation civique et familiale, il offre le modèle à partir duquel s'exprime une des facettes de l'anti-héros. La servitude entre ainsi dans un contexte de représentations mentales permettant la construction d'une opposition qui prend la forme d'une antithèse à caractère éthico-social, épousant ainsi les valeurs qui régissent la "société" tragique. Dans ce contexte, ambiguïtés, inversions et déplacements métaphoriques sont au premier plan, nous rappelant que le monde de la tragédie est avant tout une construction dotée de ses codes propres, de sa propre structure et de ses propres données narratives : celles qui sont spécifiques à ce genre littéraire apparaissant, ainsi que le soulignait J.-P. Vernant<sup>10</sup>, comme l'expression d'un type particulier d'expérience humaine, lié à des conditions sociales et psychologiques définies.

De toute évidence, l'approche serait très réductrice, si l'on envisageait la servitude tragique et les rapports de soumission qui la déterminent tout à fait en dehors des logiques propres à la réalité esclavagiste de l'époque. En fait, compte tenu des critères sociaux qui interviennent dans la formulation de la servitude, nous sommes invités à interpréter la façon dont les tragiques ont intégré l'institution esclavagiste dans un contexte où le mythe se superpose à la réalité.

---

9. Sur la dimension sociale des exclus dans l'Antiquité en relation avec la problématique de la marginalisation et de la non-adaptation de normes, voir les analyses développées dans l'ouvrage collectif de C. WOLFF (éd.), *Les exclus dans l'Antiquité*, Paris, 2006, p. 7-8. La lecture de Hegel par J. Hippolyte va dans ce sens (voir *Introduction à la philosophie de l'histoire de Hegel*, Paris, 1983, p. 89-104).

10. J.-P. VERNANT, "Tensions...", p. 21-40.

Aussi, allant au-delà de certains problèmes scéniques, l'étude est centrée sur la façon dont les personnages, esclaves proprement dits ou esclaves métaphoriques, conçoivent et vivent l'expérience de l'esclavage. Leur rôle est ainsi défini en rapport avec leurs comportements et leurs attitudes. Dans la mesure même où le rôle socio-économique de l'esclavage n'apparaissait pas directement dans les textes, il demeure dans un arrière-plan implicite. À cet égard, nous tenterons d'élaborer une définition de l'esclave tragique comme faisant partie de cet ensemble, dont P. Vidal-Naquet avait souligné l'existence et l'importance pour le monde grec<sup>11</sup>, de catégories "étendues" de l'esclavage qui s'appliquent à tous ceux qui ont été dans un rapport quelconque de sujétion à l'égard d'un souverain, d'un protecteur, d'une autorité politique ou religieuse.

Et, à ce niveau, plusieurs questions se posent. L'esclave tragique reflète d'abord une pensée déjà en germe sur l'infériorité physique de l'esclave. Si l'on décèle quelques reflets d'une idéologie égalitaire entre esclaves et personnes libres, la reconnaissance de l'humanité de l'esclave est au fond hantée par la peur de l'asservissement. De ce fait, l'abîme qui sépare l'esclave de la personne libre n'est alors jamais entièrement réduit. La bienveillance ou la "noblesse" de l'esclave euripidéen, par exemple, ne sont que des traits de caractère dramatique qui invitent à la réflexion et requièrent un regard critique de la part du spectateur. L'esclave tragique comme entité symbolique de la soumission se superpose ainsi à l'esclave réel, s'inscrivant par là dans l'espace de l'illusion théâtrale. La présence de la figure tragique de l'esclave est pour ainsi dire révélatrice d'une condition humaine qui, entrant dans le jeu scénique, acquiert ce niveau d'abstraction nécessaire qui fait de toute condition tragique l'élément constituant d'une œuvre atemporelle, porteuse de questionnements et de valeurs universelles sur soi et le monde<sup>12</sup>. En effet, il faut tenir compte du fait qu'enfermée dans un texte et inscrite dans les structures d'un discours précis, la servitude tragique revêt des visages multiples. Cette polyvalence se reflète à la fois à travers les rôles des personnages et la problématique interne à chaque pièce qui place le destin de l'homme au-dessus

---

11. Cf. P. VIDAL-NAQUET, "Les esclaves grecs étaient-ils une classe ?", *Le chasseur noir*, Paris, 1981 (2<sup>ème</sup> édition révisée, 1983), p. 211-221.

12. Sur la problématique du soi en rapport avec l'implication du théâtre dans la vie privée ou politique du Grec, voir les analyses de A. DUNCAN, *Performance and Identity in Classical World*, Cambridge, 2006 et E. HALL, *The Theatrical Cast of Athens*, Oxford, 2006, notamment p. 16-59.

de la volonté humaine, en lui attribuant un caractère omnipotent privant l'action humaine de l'autonomie suffisante pour pouvoir se concevoir en dehors de la force du divin.

Une telle constatation nous incite à réexaminer les domaines de la soumission, de l'oppression, de la violence, de l'exploitation ou des rapports de domination comme des réservoirs de malheurs auxquels tout humain s'expose et que tout esclave proprement dit exprime. L'idée de la servitude, devenant ainsi universelle et omniprésente, demeure une menace qui hante la vie de tout humain. Or, ce qui la rend tragique et la différencie de toute autre condition théâtrale, c'est sa capacité à séparer, à diviser le monde en dominants et dominés sans jamais brouiller leurs frontières de manière inconditionnelle. C'est d'ailleurs cette distance radicale qui place les interrogations posées par le théâtre antique au-delà de celles que formule le théâtre moderne. Les esclaves tragiques étant, par exemple, loin de ce groupe d'intermédiaires par "fonction" ou par "position", pour reprendre le classement auquel se référait M. Vovelle<sup>13</sup>, en faisant allusion aux "domestiques" modernes. Gardant la bonne distance qui les sépare de leur maître, ces personnages nous rappellent constamment les valeurs tragiques, celles précisément qui font de la figure du serviteur un artefact théâtral, mais aussi un sujet d'historicité, c'est-à-dire un personnage inspiré de la réalité esclavagiste de l'époque classique.

Ceci étant, ces personnages reflètent par leur statut mais aussi par la place qu'ils occupent dans les "pratiques discursives"<sup>14</sup> de leur époque, leur condition de subordonnés. Ils seraient de ce fait ignorants, encore que cela vaille moins chez Euripide, de cet univers des identités permutées et des itinéraires picaresques attachés à la flexibilité sociale, propre à la fiction romanesque et au théâtre moderne. L'entité de l'esclave tragique demeure pour ainsi dire moins fictive qu'on ne peut le penser. Elle reste ancrée dans la réalité sociale à partir de laquelle se forment son langage et ses aspirations. Esclaves et simulacres d'esclaves de la tragédie mobilisent de la sorte un imaginaire social hanté par l'opposition citoyen/non-citoyen qui domina le monde grec en générant des antithèses plus élaborées au cœur desquelles l'esclave reste un des points-clés de l'exclusion. À partir de là,

---

13. M. VOVELLE, *Idéologies et mentalités*, Paris, 1982, p. 178.

14. M.-M. MACTOUX, (*Douleia, esclavage et pratiques discursives dans l'Athènes classique*, Besançon/ Paris, 1980) a montré comment l'organisation du lexique esclavagiste correspondait à une pratique sociale de discours sur l'esclavage exprimé dans ses différentes modalités.

des profils s'esquissent et des modèles s'instaurent. Ainsi se dessine le destin d'un personnage, d'un rôle et d'une condition que l'on déchiffre dans une polarisation énergique de valeurs qui n'aboutit jamais à une confusion. Dès lors, il serait légitime d'admettre le fait que ces personnages ne font que refléter l'"ambiguïté" de l'institution de l'esclavage antique mise en lumière par M. Finley pour lequel il s'agissait d'un phénomène fondé sur un système qui permit l'extraordinaire coexistence "de maîtres plus ou moins humains" et d'une "institution inhumaine"<sup>15</sup>. On peut suggérer que ces contradictions entre l'idéologie et le pragmatisme ménagent toujours une marge de réflexion sur des paradoxes qui ne font qu'enrichir nos systèmes d'explication globale des questions historiques. Les questions qui surgissent de ces interprétations demeurent comme autant de problèmes à l'état pur. Mais n'est-ce pas là ce qui fait leur principale valeur ?

---

15. Les réflexions de M. I. FINLEY, dans "Esclavage et humanité", *Esclavage antique et idéologie moderne*, Paris, 1981 (trad. française).